

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

III.

En se sentant pris, il y eut d'abord de la part de cet homme une velléité de résistance. Tout le corps se raidit subitement

comme s'il voulait, par une violente secousse, s'arracher aux doigts qui l'arrêtaient, et, en même temps, sa main descendit rapide vers le poignet du comte. Mais cela n'eut que la durée de l'éclair. Se prêtant aussitôt au mouvement qui l'attirait, le corps se fit souple et la main n'alla pas plus loin que la poche de la veste dans laquelle elle s'enfonça. En même temps l'homme répondait d'une voix pateline :

— Une autre explication, mon bon monsieur ? Je suis tout à votre service.

On comprend que de Valnac ne pouvait laisser ainsi partir ce singulier commissionnaire qui, avant de sonner chez les gens, interrogeait leur serrure avec une fausse clef. Pour François, il était bien évident que cet individu mentait. A coup sûr, quand il était monté, il devait savoir que Bourguignon était absent. Si, après avoir inutilement

essayé sa fausse clef, il avait sonné, c'était par prudente précaution. Avant de crocheter la porte et d'entrer par effraction, il avait voulu s'assurer si, dans l'appartement qu'il supposait désert, il ne se trouvait pas, par hasard, quelqu'un qui pût accourir au bruit de la serrure forcée. C'était donc en voyant la porte s'ouvrir à son coup de sonnette qu'il avait inventé la commission dont il se prétendait chargé.

L'intention de de Valnac—véritable hercule, on le sait—était de happer son coquin au collet et, après l'avoir fouillé, de le porter au plus prochain poste.

En cette conversation, qu'elle avait écoutée dans l'ombre, Mme d'Armangis avait-elle découvert à quelque indice passé,

inaperçu pour son frère, quel était celui qui jouait ce rôle de commissionnaire ? L'essai de la fausse clef, que de Valnac jugeait comme une simple tentative de volleur, semblait-il à Berthe avoir une autre signification ? Voyait-elle un danger à retenir cet homme ? Il faut le croire, car, au ton sec avec lequel François avait parlé de cette autre explication qu'il voulait demander, Mme d'Armangis devina qu'il allait être question de la fausse clef.

Avant que de Valnac eût dit un mot, il entendit la voix effrayée de Berthe qui lui murmura à l'oreille :

— Je t'en supplie, François, laisse-le partir.

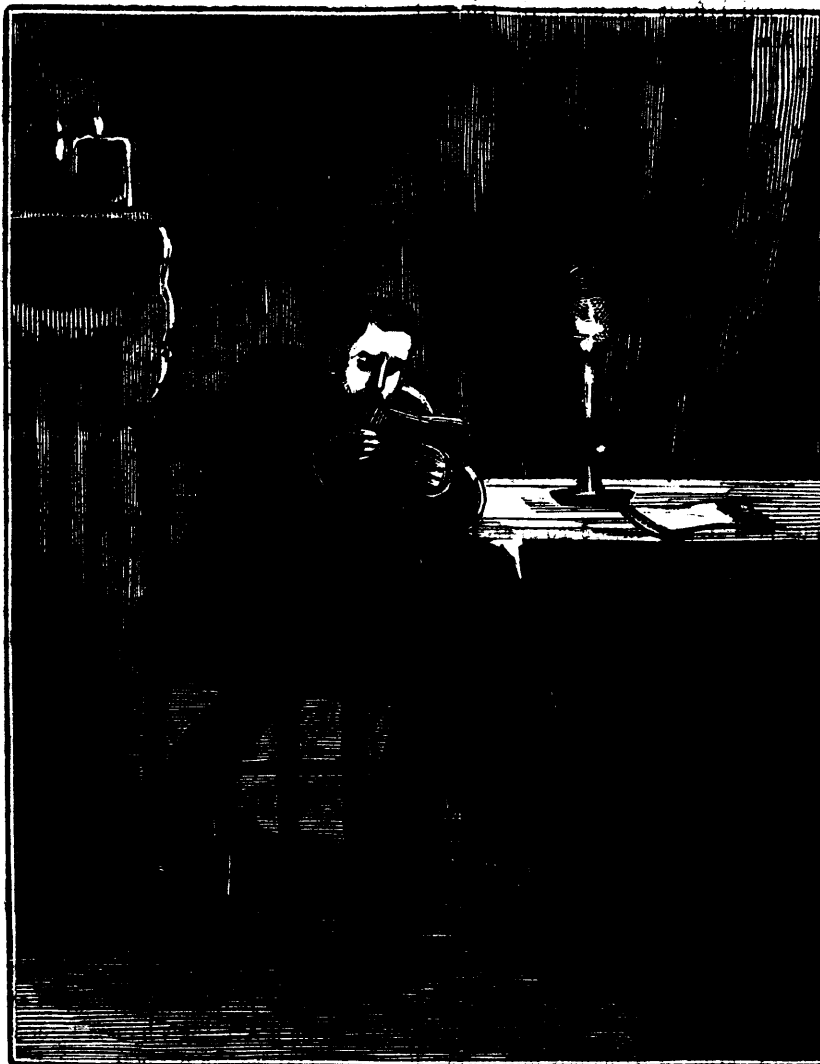
Il y avait un tel accent de prière dans ces mots que le comte, sans comprendre quel motif guidait sa sœur, lâcha son prisonnier en disant :

— Dame ! l'explication que j'ai encore à vous demander c'est de m'apprendre, puisqu'il ne se trouvait personne dans

la loge, comment vous avez pu savoir à quelle porte et à quel étage il fallait vous adresser pour trouver Bourguignon ?

Le commissionnaire devait s'attendre à une autre question, car il y eut dans sa voix une légère intonation de surprise quand il répondit :

— Ah ! ce n'est que ça... mais l'explication est bien simple.



...il chercha l'endroit où Bourguignon avait suspendu son histoire.

C'est le jeune monsieur qui, en m'envoyant ici, m'a bien tout précisé pour le cas où le portier serait absent... Vous voyez qu'il n'a pas eu une mauvaise idée.

— Alors, adieu, mon gargon. Soyez sûr que je préviendrai Bourguignon dès qu'il rentrera.

Après avoir encore levé sa casquette, le commissionnaire s'éloigna en ajoutant :

— Bonsoir, monsieur. Je cours vite prévenir mon jeune homme au café Procope.

L'oreille appliquée contre la porte qu'il venait de refermer, de Valnac l'entendit descendre quatre à quatre l'escalier.

— Il s'éloigne véritablement, dit-il à sa sœur, qui venait de pousser un long soupir de soulagement.

— En cas de retour, pousse le verrou ; s'il tente de crocheter la porte, ce lui sera un obstacle, conseilla Berthe d'une voix qui tremblait.

— Qu'a-t-elle donc ? se demanda anxieusement Francis en guidant sa sœur vers le salon.

A la lueur d'une chandelle qui brûlait sur une petite table, de Valnac put enfin examiner Mme d'Armangis.

— Tu pars ? s'écria-t-il en la voyant vêtue d'un costume de voyage.

Après avoir relevé le voile qui cachait son visage blême et effaré, Mme d'Armangis secoua lentement la tête en disant :

— Non, je ne pars pas, je fuis... Car, je le sens, l'heure de la justice est proche... et je veux être loin d'ici quand elle sonnera.

— Mais d'où peut venir ce pressentiment qui te pousse à la fuite ? Ce matin encore, tu n'avais nulle crainte.

— Oui, mais cette journée a été pour moi pleine d'événements qui présagent le danger.

Et, tendant le doigt vers la porte d'entrée, Mme d'Armangis continua :

— Tiens, en voici encore une preuve. Sais-tu quel était cet homme ?

— Un voleur... pour lequel je n'ai pas encore compris ton indulgence quand tu m'as commandé de le laisser partir.

— Non, ce n'est pas un voleur.

— Tu le connais donc ?

— Cet homme est Caduchet.

— Lui ! Tu es folle ! s'écria Francis en levant les épaules.

— Tu vas me dire, n'est-ce pas, que Caduchet est gros et sourd. Détrompe-toi. Depuis deux ans, il a feint la sourdité pour mieux épier nos moindres paroles, et cette obésité qui nous faisait tant rire était factice... Quand nous croyions recevoir chez nous un grotesque, nous avions affaire à un ennemi actif, audacieux, intelligent. Le jour où il s'est cru maître de tous nos secrets, il a levé le masque... et ce jour a été aujourd'hui. Pour qui Caduchet a-t-il agi ? dans quel but ? en vue de quel intérêt ? à quoi bon perdre le temps à le savoir... Pour moi les instants sont trop précieux... il me faut fuir au plus vite, car je te le répète, l'heure du châtement va sonner.

Et, frissonnante, l'œil hagard, Mme d'Armangis murmura épuisée :

— J'ai peur ! j'ai peur !

A la vue de la terreur qui convulsait le visage de sa sœur, de Valnac comprit que cette femme, qu'il savait audacieuse, ne s'était laissée abattre que par la certitude de ne pouvoir plus lutter contre le péril qui la menaçait. Bien qu'il sût que la peur ne se raisonne pas, il attira doucement Berthe en ses bras, et, de sa plus rassurante voix :

— Ne tremble pas ainsi, dit-il. Je suis parvenu à exciter la pitié de Bourguignon. Avant peu il consentira enfin à détruire les preuves du passé. Ces papiers anéantis, tu seras donc sauvée.

Avec un triste sourire, Mme d'Armangis remua la tête en disant d'une voix lente :

— Non, ce n'est pas le danger dont me menaçait Bourguignon que je redoute. On pouvait le conjurer avec plus ou moins d'argent donné à cet Avril qu'il nous avait mis aux trousses. Le péril qui m'attend est autrement grave... Celui-là, rien ne saurait le détourner, c'est le châtement qui s'avance... car, j'en ai la conviction, l'ennemi que je veux fuir s'appelle la justice.

— La justice ? Y penses-tu, Berthe ? Que peut-elle sans preuves ?

— Aussi, vois-tu qu'elle cherche à s'en procurer. Cet homme, ce Caduchet, tentant de s'introduire tout à l'heure ici pour y fouiller, doit être un policier auquel la justice avait confié depuis longtemps le soin de nous surveiller. Aujourd'hui qu'il se croit en mesure d'agir, il ne trouve plus bon de feindre et, ce matin même il a mis hardiment la main à l'œuvre.

Et, avec un frisson de peur :

— Oh ! oui, hardiment, reprit-elle, car après avoir fait disparaître Mme de Jozères...

— Léontine ! fit M. de Valnac, secoué par une douloureuse surprise.

— Oui, Léontine a quitté son domicile aujourd'hui même sans qu'on puisse savoir autre chose qu'elle a été emmenée par Caduchet.

— Mais pourquoi ? Pour quelle raison ?

— Pour la même raison qui, une heure plus tard, lui a fait aussi enlever Blanche.

— Blanche n'est plus chez toi ? balbutia Francis.

— Caduchet s'est servi de ton nom pour entraîner ma fille.

— Le misérable !

— Non, dit gravement Berthe, non, Caduchet n'est pas un misérable. Dût-il me perdre plus tard, je lui serai reconnaissante de ce qu'il a fait pour Blanche. Oui, vois-tu, cet homme a eu pitié des innocents et il les a écartés avant de jeter le filet dans lequel il compte envelopper les coupables.

Et, frémissant encore de terreur, Mme d'Armangis ajouta d'une voix basse :

— Non, non, je ne veux pas me laisser prendre dans ce terrible filet.

La colère était montée au cerveau de Francis en apprenant la disparition de Léontine et de Blanche. Aussi ce fut avec une explosion furieuse qu'il s'écria :

— Dire que je tenais ce Caduchet en mon pouvoir et que tu m'as commandé de le laisser partir !

— Oui, car c'était une imprudence.

— Mais je lui aurais tout fait avouer.

Mme d'Armangis haussa légèrement les épaules :

— Oui, en me perdant... en révélant ma présence ici à cet homme qui me croit encore chez moi où demain, cette nuit peut-être, il espère sans doute venir m'arrêter... Tu le vois, il me faut fuir au plus vite.

— Mais tu ne peux t'éloigner ainsi... seule... sans rien emporter.

— Crois-tu donc que je devais commettre l'imprudence de faire ostensiblement charger ma chaise de poste de malles et de cartons pour annoncer mon départ à tous venants ? Non, je me

suis échappée en cachette, telle que tu me vois. Que me manque-il ? Des effets, n'est ce pas ? Je reprendrai cette nuit, au passage, ceux que j'ai laissés à la maison de Olichy-sous-Bois où me conduira tout à l'heure le premier fiacre venu. A quelques lieues de Paris, je trouverai facilement à acheter la voiture dans laquelle je gagnerai le frontière.

—Oui, mais pour vivre à l'étranger, il te faut aussi de l'argent. Laisse-moi courir à mon domicile, je t'en rapporterai quelques milliers de louis qui te permettront de parer aux premiers besoins.

Berthe retint vivement son frère qui se dirigeait déjà vers la porte.

—Merci, dit-elle.

Des longs plis de son châle elle dégagea sa main droite qui tenait un petit sac en cuir de Russie.

—Regarde, reprit-elle. Voici de quoi me rendre amplement, là-bas, tout le luxe que je quitte...

Et elle ouvrit ce sac.

A la lueur de la bougie il jaillit de l'intérieur un flamboyant scintillement de diamants amoncelés.

—En prévision de l'heure où il me faudrait fuir, j'avais pensé à m'a masser un trésor qui, sous le plus mince volume, pût s'emporter facilement. En prenant des traites, il eût fallu préciser une date que je ne connaissais pas à l'avance, employer des intermédiaires qui se fussent étonnés de ce déplacement de fonds. Qui sait même si ces valeurs m'eussent été payées ?... Avec des diamants, toutes les difficultés se trouvaient aplanies... et j'en emporte pour deux millions.

Après avoir refermé son sac, Mme d'Armangis jeta un regard sur la pendule :

—Bientôt minuit ! murmura-t-elle effrayée. Je devrais déjà avoir quitté Paris.

Bien qu'il ne fût pas convaincu de l'imminence du danger qui faisait trembler sa sœur, M. de Valnac, renonçant à la retenir, ne crut pas de son devoir de l'abandonner. En un instant son parti fut pris.

—Partons, dit-il.

—Quoi ! François, tu veux m'accompagner ? s'écria Mme d'Armangis.

Puis, secouant la tête tristement, elle continua :

—Non, non, je n'accepte pas ton sacrifice. Ta place est avec les bons. Blanche ne restera pas introuvable, et il faut un protecteur à cette enfant, que la folie de son père et ma disparition vont laisser orpheline... Reete toi, frère.

—Mais, tu ne peux fuir seule ?

Berthe sembla hésiter, puis elle reprit :

—C'est vrai... aussi ne voulais-je pas m'en aller seule.

Tant de coups douloureux s'étaient succédé pour le comte depuis le matin, qu'il n'avait pas encore songé à se demander quel motif avait amené sa sœur dans cette maison. Le trouble et la réponse de Mme d'Armangis lui firent aussitôt tout comprendre.

—Ainsi, fit-il, tu venais chercher Paul Avril ?

—Oui. Je te l'ai dit ; ma folle passion pour lui devait être le commencement de mon châtement. C'est un amour vil, honteux, je le sais, car cet homme est méprisable... Oh ! celui-là, crois-moi, est bien digne d'être mon compagnon de route... mais il m'est impossible de résister au fatal sentiment qu'il a su m'inspirer. En venant ici, je comptais le décider à me suivre, car j'espérais que son propre intérêt, sa cupide avidité le déter-

mineraient à ce que, ce matin, mes prières n'ont pu obtenir de lui.

—Peux-tu donc croire que, pour toi, cet orgueilleux garçon abandonnera le brillant avenir qu'on a fait miroiter à ses yeux ?

A ces paroles de son frère, un ironique sourire vint aux lèvres de Mme d'Armangis qui continua d'une voix railleuse.

—Oh ! son avenir ! j'ai le soupçon qu'il l'a bêtement compromis chez de Jozères aujourd'hui. Comment ? je ne saurais le dire. Mais il a dû commettre une imprudence qui m'a été révélée par certain regard échangé entre la Cardoze, Perrier et son gendre... Et puis, je doute, quand la tempête va éclater, que Paul tire de notre naufrage une seule épave qui satisfasse son ambition. La pauvreté me le ramènera.

Pour couper court à ce sujet qui lui était odieux, de Valnac interrompit sa sœur en disant :

—Depuis ce matin, Avril n'a pas reparu et l'heure avancée me fait supposer qu'il ne rentrera pas cette nuit. Si tout retard est dangereux pour toi, Berthe, il faut renoncer à ce compagnon d'exil et t'éloigner sans plus attendre.

—Renoncer à lui, non pas ! fit brusquement Mme d'Armangis. Dussé-je risquer mon salut, je veux tenter jusqu'à la dernière chance.

Et se plaçant devant la table sur laquelle se trouvait une écriture, elle traça d'une main fébrile le billet suivant :

“ Quand tout sera perdu pour toi, viens chercher cette fortune qui t'aura échappé au village de Olichy-sous-Bois, où je t'attendrai pendant trois jours. ”

M. de Valnac avait lu par-dessus l'épaule de sa sœur. Il étendit la main sur le papier qu'elle allait plier, et d'une voix désespérée :

—Au nom du ciel ! s'écria-t-il, abandonne ce projet. Fuis, fuis vite... ne laisse pas s'écouler un temps précieux.

—Qui ne risque rien n'a rien, dit froidement Berthe.

—Non, un tel billet n'arrivera pas à cet Avril, gronda le comte, dont les doigts se crispèrent furieux sur la lettre pour l'anéantir.

Mme d'Armangis posa sa petite main sur celle de son frère, et d'un ton résolu :

—Ecoute, dit-elle. Si non-seulement tu ne respectes pas cette lettre, mais encore si tu ne me donnes pas ta parole de la faire tenir à Paul, je te jure que, loin de me cacher à Olichy-sous-Bois, je vais retourner à mon hôtel, où j'attendrai tranquillement mon sort... Alors ce sera toi qui m'auras perdue.

—Berthe ! murmura François d'une voix suppliante, espérant encore la faire renoncer à ce projet.

—Veux-tu jurer ? demanda-t-elle sèchement.

Le comte connaissait le caractère de sa sœur, il comprit qu'il fallait céder et il retira sa main, ce qui équivalait à un serment.

—Merci, fit-elle en repliant le billet qu'elle laissa sur la table.

Elle se leva et, fouillant à sa poche, elle ajouta :

—Pour que Paul, après son désastre, ne puisse me reprocher de lui avoir retiré ses armes à l'heure de la lutte, je lui fais une restitution.

Et, près de la lettre, elle posa le calepin rouge du chevalier de Saint-Dutasse que le jeune homme lui avait livré.

Cela fait, elle vint à son frère :

—Maintenant, disons-nous adieu.

—Adieu ? répéta le comte.

—Au revoir, si tu le préfères, peureux !

François étroitement convulsivement sa sœur dans ses bras et éclata en sanglots.

Sans nul émoi, Mme d'Armangis alla devant la glace redresser une boucle de cheveux déplacée par cette embrassade, puis, après un petit geste amical de la main, elle marcha vers la sortie du salon en disant :

—N'oublie pas ma lettre.

Avant que de Valnac fût revenu de la poignante émotion qui le clouait sur place, le bruit de la porte de l'antichambre lui apprit que sa sœur était partie.

IV.

A la pensée que, peut-être, il ne reverrait plus celle qui venait de s'éloigner, la comtesse, secouant l'atonie du désespoir qui le paralysait, s'élança pour rejoindre Mme d'Armangis. Mais avant même qu'il eût quitté le salon, la douce image de Blanche, sa nièce chérie, se présenta à sa mémoire et arrêta son élan. S'il suivait sa sœur en sa fuite, qui donc protégerait la pauvre jeune fille ? qui serait là pour la consoler en son isolement, pour adoucir l'horrible douleur qui lui était réservée ? Bertha avait eu raison en lui disant qu'il devait rester pour veiller sur Blanche.

—Bourguignon seul est capable de me guider, pensa François en se laissant tomber sur le fauteuil que, dix minutes auparavant, occupait sa sœur.

Mais, parti pour dix minutes seulement, Bourguignon n'était pas encore de retour après deux heures d'absence. Était-il tombé dans un piège ? s'était-il laissé tromper par une ruse ? un accident quelconque ou une soudaine inspiration avait-elle lancé le vicillard dans une aventure dont il n'avait pas même le soupçon quand il avait quitté François ?

—Dussé-je passer ici toute la nuit, j'attendrai son retour, se dit de Valnac.

Et comme, bien résolu à faire preuve de patience, il se renversait sur le dossier du fauteuil, son regard rencontra sur la table le calepin rouge que Mme d'Armangis y avait posé près de la lettre.

A la vue de ce livre, l'histoire des Faustol et de la Bédache lui revint au souvenir. De ce récit, que Bourguignon ne lui avait pas achevé, il pouvait apprendre la suite par ce manuscrit qu'il savait maintenant déchiffrer.

—C'est un moyen de tuer le temps, se dit-il en étendant la main vers le carnet.

Il l'ouvrit et, après l'avoir feuilleté pour trouver, dans le nombre des chapitres, celui qui avait trait au passé de la Bédache, il chercha l'endroit où Bourguignon avait suspendu son histoire.

—C'est là, se dit-il, au moment du pacté conclu entre Perrier et François Bédache.

Et M. de Valnac lut ce qui suit :

—Maintenant que tout est convenu, dit le docteur, je vais revenir m'installer chez vous.

En quittant le toit de François, Perrier regagna l'auberge de Frochon qui guettait son retour.

—Eh bien, monsieur le docteur, vous êtes-vous décidé, pendant cette promenade, à passer votre semaine de vacances à Mortreuil ? lui cria-t-il du plus loin qu'il le vit s'avancer.

—Ma foi, oui... Et savez-vous qui m'y a décidé ?

—Non, dites.

—C'est Mlle Bédache.

—Ah ! bah ! Est-ce que vous voulez disséquer notre phénomène ! Hein ! l'affreuse créature ! un joli sujet à étudier, n'est-ce pas ? Vous l'avez donc aperçu faisant le guot à sa fenêtre ?

—Mieux que cela, je lui ai parlé, répondit Perrier avec un sérieux qui arrêta la gaieté de l'aubergiste.

—Ah ! vous lui avez parlé.

—Oui... et il s'est trouvé que j'étais en pays de connaissance.

—Quoi ! vous connaissiez Mlle Bédache ?

—Non, pas elle... mais sa belle-sœur qui a été ma bien-aimée avant son mariage.

—Ah ! oui, c'est vrai, la Bédache a un frère qui est fermier... en Picardie, je crois. Elle a même été tout dernièrement le voir, à ce que m'a raconté Marjolaine... Et vous dites qu'il est marié, ce frère-là ?

—Puisque je vous affirme que j'ai courtisé, quand elle était demoiselle, la personne qu'il a épousée... Elle est même fort jolie... Au reste, vous vous en convaincrez par vous-même, car Mlle Bédache m'a appris qu'elle attendait sa belle-sœur dans quelques jours.

—Pas possible ! Ah ! par exemple, vous m'étonnez. Comment ! La Française, si avare qu'elle tondrait sur un œuf, se mettra en frais pour recevoir quelqu'un ?

—Alors je vais encore bien plus vous étonner en vous annonçant que Mlle Bédache, sachant tout le plaisir que j'aurais à me trouver avec sa belle-sœur, m'a aussi offert l'hospitalité.

—Allons donc ! fit Frochon en tressautant ni plus ni moins que s'il assistait à un miracle.

—La preuve en est que je viens chercher ma valise pour retourner m'installer chez elle.

—Mais vous y mourrez de faim... ou bien elle vous fera manger les chats morts qu'on lui pend à sa porte... En deux mois, il n'est pas entré chez elle un quart de beurre... elle assaisonne tout au suif... et encore elle le ménage, s'écria l'aubergiste furieux de se voir enlever son client par François.

Perrier comprit sa colère et, pour se ménager cet homme dont il pouvait avoir plus tard besoin, il reprit en souriant :

—Oui, je me suis bien douté de tout ce que vous me dites là sur sa cuisine... Aussi j'avais d'abord refusé son invitation... Savez-vous ce qui m'a déterminé à l'accepter ?

—Non.

—C'est que Mlle Bédache, après m'avoir dit qu'elle faisait trop mauvaise cuisine pour contenter un Parisien difficile comme moi...

—Parbleu ! une cuisine à effrayer des ours ! interrompit Frochon exaspéré.

—Laissez-moi donc achever : " Mais, a continué Mlle François, nous possédons à Mortreuil une auberge où la cuisine est exquise... "

—Quoi ? Elle a dit cela ? fit l'artiste en sautes dont la mauvaise humeur tomba subitement.

—Elle a même ajouté : " Dont la cuisine est exquise et telle qu'on ne trouverait pas la pareille à plus de trente lieues à la ronde. "

—Ça, c'est vrai, dit modestement l'aubergiste.

—De sorte, continua Perrier, qu'en l'entendant me proposer de faire venir nos repas de chez vous, je n'ai pas eu le courage de refuser plus longtemps son invitation... Vous voyez que vous ne perdez pas au change... Au lieu d'une seule personne à nourrir, vous en aurez trois quand la belle sœur sera arrivée.

—Soyez tranquillo. Je vous soignerai ça et je vous le ferai porter tout chaud chez Mlle Bédache, à laquelle je vous prie de présenter tous mes compliments, accentua d'un ton patelin maître Frochon, devenu un chaud partisan de Françoise.

Au moment de le quitter, Perrier n'oublia pas de lui faire cette recommandation :

—Vous savez ? tant que je serai à Mortreuil, s'il se trouve des malades, qu'on use et abuse de moi sans crainte en attendant l'arrivée de votre nouveau médecin.

—Grand merci ! monsieur le docteur.

Sa valise sous le bras, le jeune homme, en retournant à la maison de la Bédache, se disait joyeusement :

—Ça marche. L'aubergiste amadoué va répandre partout la nouvelle de l'arrivée de la belle sœur... maintenant je puis faire venir Nicole.

Quand il pénétra chez la vieille fille, une épouvantable odeur de grillon le saisit à la gorge. Dans un mauvais plat en terre posé sur le poêle, Françoise cuisinait une infecte ratatouille pour le dîner. Si le suif n'était pas l'assaisonnement de cette cuisine, il s'en fallait de peu, car il y avait dans l'air un parfum de lampion brûlé qui semblait donner raison au dire de Frochon.

—Vous voyez que je vous attendais. Encore un petit tour de feu et je sers le dîner, annonça-t-elle en désignant le friicot qui crépitait.

—Et quel est ce plat ?

—Un lapin sauté.

A ce mot de lapin une petite sueur froide mouilla le dos de Perrier qui, à son entrée, venait de remarquer la disparition du chat mort qu'il avait vu accroché au bouton de la porte.

—Ah ! que je suis désolé ! s'écria-t-il.

—De quoi ?

—De vous avoir laissé prendre la peine de préparer ce lapin qui embaume. J'ai commis un impardonnable oubli. J'aurais dû vous prévenir que, pendant mon séjour ici, je me charge de la nourriture... ou, plutôt, que j'en ai chargé l'aubergiste de Mortreuil, qui nous enverra tous nos repas.

—Eh ! eh ! fine cuisine ! dit joyeusement Françoise, dont la langue gourmande vint frétiller sur ses lèvres.

Du moment que c'était sans bourse délier qu'elle pouvait le contenter, son goût pour les friands morceaux ressuscitait des plus vivaces.

—Oui, je l'ai averti qu'il aurait trois personnes à nourrir, nous deux... et votre belle-sœur, appuya le docteur.

—Ah ! oui, ma belle-sœur, répéta-t-elle en riant. Eh bien, si vous avez chargé Frochon de propager la nouvelle, vous avez eu la main heureuse, car c'est une rude trompette.

Le soir même, Perrier glissait dans la boîte du village, à l'adresse de Nicole Cardoz, une fort laconique lettre ainsi conçue :

“ Au lieu de m'attendre, accours au plus vite à Mortreuil. J'ai besoin de tes conseils. Décidément, M. de Saint-Dutasse nous porte bonheur ! ”

—Le tout à présent est de me glisser chez les Faustol, pensa-t-il en revenant de la poste.

Le docteur et la vieille fille n'eurent pas la peine de chercher un moyen d'arriver jusqu'au millionnaire, car, le surlendemain, Marjolaine accourait effarée faire vacarme à la porte de la gouvernante.

—Tiens ! quel bon vent vous amène ? demanda Françoise, qui était venue ouvrir.

—Est-ce vrai ce que Frochon m'a appris, mademoiselle Bédache... que vous avez un célèbre médecin de Paris chez vous ?

—Oui, un ami de mon frère.

—Savez-vous s'il voudrait venir tout de suite à la maison pour Mlle Amélie qui est malade ?

—Qu'a-t-elle donc ?

—Ah ! je n'en sais rien... ni elle non plus. Il y a deux mois, c'était nerveux... maintenant nous ne savons plus si c'est une rechute ou une autre chose... votre médecin y verra plus clair que nous.

—Bien, je vais vous l'envoyer.

—Au plus vite, n'est-ce pas ?

—Annoncez-le ; il vous suit, répondit la vieille fille à Marjolaine, qui prit sa course.

De la pièce voisine où il se tenait, Perrier avait tout entendu. Il s'élançait pour suivre la servante, quand, sur son passage, il rencontra la Bédache qui revenait.

—Minute ! mon beau garçon, un mot d'abord, dit-elle en l'arrêtant au vol.

—Que voulez-vous ?

—Avant que vous entriez en danse, je désire que vous me répétiez nos conditions.

—Deux cent mille francs.

—Après ? la suite, vous savez ?

—Oui, deux cent mille francs... marié ou non.

—Bien. Parfait ! Je vois que vous avez une excellente mémoire.

Et, en dardant sur lui ses petits yeux gris tout étincelants de menace, elle ajouta :

—Tâchez surtout, mon cher, de la conserver toujours aussi bonne.

Puis, en lui livrant passage :

—Maintenant, bonne chance, dit-elle.

Elle resta un moment à écouter le pas pressé de Perrier qui s'éloignait et murmura en souriant :

—Ce farceur-là ne pense pas le moins du monde à épouser. Que veut-il donc ?

Pendant que la vieille fille cherchait vainement à deviner dans quel but agissait le médecin, celui-ci, activant sa marche, se dirigeait vers la maison de Faustol en murmurant :

—Enfin, la porte du millionnaire m'est donc ouverte ! Etudions d'abord le terrain. Quand Nicole sera arrivée nous arrêterons ensemble le plan définitif.

Sur le perron, il trouva Marjolaine qui guettait sa venue avec impatience.

—Ah ! grand merci de votre promptitude, monsieur le docteur. Venez, que je vous conduise à notre chère malade, s'écria la brave femme.

Elle guida Perrier vers le salon, mais, avant d'en pousser la porte, elle s'arrêta pour lui souffler :

—Je ne pense pas que ce soit bien sérieux ; mais si, par malheur, l'état de la pauvre enfant devait devenir grave, il faudrait garder cela pour vous et ne pas alarmer le père... car il ne vit pas, le cher homme... si vous saviez comme il aime sa fille !

—Soyez sans crainte, dit le médecin qui, en songeant à la confiance de Françoise, avait eu un léger sourire à cette dernière phrase.

La vieille servante ouvrit alors la porte et, le poussant par les épaules, elle s'écria gaiement :

—Voilà le marchand de santé que je vous amène, mademoiselle. Il va vous rendre vos bonnes joues fraîches et votre gaieté.

Couché sur une chaise longue, dans l'ombre que projetait l'abat-jour d'une lampe, la pauvre Amélie, pâle et languissante, écoutait une lecture que lui faisait son père, placé devant le guéridon sur lequel était posée la lumière.

Penché sur son livre, Faustol, quand Perrier entra, recevait en pleine figure la clarté de la lampe. Le premier regard du docteur s'arrêta sur ce visage bien éclairé qui s'offrait à lui.

—Face d'honnête homme pourtant ! se dit-il tout étonné par ce premier examen.

À son approche, Albert s'était promptement levé pour aller à sa rencontre. De la main il lui montra sa fille, qui s'était péniblement redressée sur sa chaise, et il lui dit avec un triste sourire :

—Fasse le ciel que Marjolaine ait prédit juste, monsieur le docteur...

—Oui, oui, il va nous rendre les forces et la gaieté, répéta la servante.

—À l'âge de mademoiselle, la jeunesse est un si puissant auxiliaire du médecin que la santé revient à son premier appel, répondit Perrier en saluant Amélie.

Pendant que Marjolaine apportait une chaise au docteur pour qu'il s'assît auprès de la malade, Albert s'était dirigé vers le guéridon sur lequel se trouvait la lampe. Comme il étendait la main pour soulever l'abat-jour, Amélie fit entendre d'un ton suppliant :

—Oh ! petit père !

—Mais, mignonne, tu es dans l'obscurité et il faut bien que le docteur puisse te voir.

—La lumière vous fatigue, mademoiselle ? interrogea Perrier en arrêtant Faustol du geste.

—Oui, elle m'énerve... le moindre bruit... jusqu'au chant même des oiseaux, que j'aimais tant, tout me fait souffrir. Je ne me sens à peu près bien que là, sur mon fauteuil, dans le silence et l'immobilité... Je ne saurais préciser de quoi je souffre et pourtant ma santé est altérée.

—N'avez-vous pas eu déjà une maladie nerveuse ? interrogea Perrier en tâtant le pouls de la jeune fille.

—Oui, monsieur, reprit Amélie, j'ai souffert d'une surexcitation des nerfs qui a cédé au traitement que m'a fait suivre le médecin que nous venons de perdre.

—Alors le mal qui vous tourmente maintenant est, selon vous, d'une tout autre nature ?

—Oui, autrefois je vivais dans un état fébrile. À présent, au contraire, j'ai de l'abattement, des malaises subits, des dégoûts invincibles...

—Ah ! fit vivement Perrier.

—Pour la précédente maladie nerveuse dont vous a parlé mon enfant dit Albert, il lui avait été ordonné divers médicaments. Ne pensez-vous pas que ces drogues... et, parmi elles, un narcotique... ont pu amener quelque trouble dans les fonctions digestives ?

Pendant que le père avait parlé, Perrier n'avait cessé de le regarder en face en se disant :

—Il a cependant l'air sincèrement naïf en me faisant cette question.

Puis, tout haut :

—C'est bien passible, répondit-il.

(A CONTINUER.)

L'HOMME DES GRÈVES

V.

Il ne dormit pas. Cinq heures il était debout. À six heures le bateau était prêt. La voile, demi-déployée, avait de brusques mouvements d'impatience coquette. La yole tanguait. La famille de Saint-Bertrand arriva. On partit.

Le soleil montait glorieux dans un ciel à peine semé de trois ou quatre minces nuages blancs qui glissaient dans l'air comme des plumes.

Les vitres de la cathédrale avaient des reflets d'incendie. Le vent venait du cap Fréhel, avec des bouffées de senteurs marines. Pierre rama quelque temps pour sortir de l'abri du Môle. Quand le bateau fut en pleine brise, le marin déploya la voile, amarra l'écoute et prit la barre. On emportait des vivres pour un jour ; Emmeline voulait pousser une reconnaissance à deux lieues de Saint-Malo, vers une île escarpée et sauvage.

La matinée fut délicieuse. Un vent frais poussa la petite barque en trois bordées et autant de demi-heures sous l'abri de l'île. À une demi-encablure, Pierre mouilla ; le bateau avait de l'air, le marin cargua prestement sa voile et laissa filer l'amarré jusqu'à ce que la yole effleurât le sable. Puis sautant à l'eau, il transporta à terre Emmeline, qui riait comme une folle, le M. de Saint-Bertrand, qui jetait des cris de frayeur, et enfin le colonel lui-même, qui imita le plus comiquement du monde les terreurs de sa femme, prit sur le dos de Pierre l'attitude d'un cavalier novice et finit par déclarer n'avoir jamais eu plus solide monture.

On fit le tour de l'île sans rencontrer d'autre habitant qu'un gros lapin qui faisait sa toilette à la porte de son terrier.

Le nord de l'île regard la pleine mer. Il est bordé de roches grandioses. De vastes pans de granit surgissent en crêtes énormes, se dressent en donjons fantastiques, se penchent curieusement vers la houle qui se soulève et se brise contre ces blocs à cinq cents pieds au-dessous de leur front chauve.

Les oiseaux de mer ouvrent dans le tourbillon leurs grandes ailes blanches comme l'écume, glissent jusqu'aux vagues, se posent un moment sur leur ornière flottante et remontent d'un coup d'aile avec un cri de joie et de peur.

Du côté de la terre, un vieux couvent laisse voir ses débris abandonnés ; pas un arbre, pas un buisson. Des fortifications modernes se montrent à demi sur deux mamelons qui regardent les passes, où le courant s'engouffre et gronde.

VI.

On pêcha. Pierre riait un peu de ses aides novices.

Le colonel se donna un mal et un plaisir extrêmes pour prendre un crabe et sept crevettes. Emmeline voulut se baigner et Pierre découvrit une cabane de bain dont le roc avait fait les frais. La journée était brillante. Vers midi le vent tomba subitement. Le bruit des vagues s'éteignait. Un silence lourd emplissait l'atmosphère.

—Croiriez-vous, dit Emmeline à son père, que M. Pierre nous prédisait hier du vent ?

Pierre ne répondit pas, mais un sourire étrange et rapide passa sur son visage.

Mme de Saint-Bertrand mit la nappe. On prit place. Emmeline rit et mangea de tout cœur, le colonel raconta les aventures du casino et les anecdotes de la grève.

Pierre, assis un peu en arrière, ne disait rien.

—Tout cela, se mit à dire Mme de Saint-Bertrand, interrompant le colonel au milieu d'un compte rendu de soirée musicale, tout cela ne vaut pas l'histoire de la baronne et de son bain de sable.

Emmeline se retourna du côté de Pierre.

Il avait disparu.

—Ah ça, dit le colonel à sa fille, dis moi donc ce que peut avoir ton professeur de natation ; il est silencieux comme une carpe, il ne mange pas. Pourtant un grand gaillard comme lui ne doit pas vivre de l'air du temps. Je crois, ma parole d'honneur, qu'il est plus fort que moi. Avez vous vu comme il m'a pris sur ses épaules. Ça ferait un fier troupier ce gargon-là.

A ce moment Emmeline vit de loin le maître nageur qui escaladait les rochers avec une légèreté de chamois.

—Le fait est, dit-elle à demi-voix, qu'il est mystérieux comme un sphinx aujourd'hui.

Tout à coup on le vit revenir à toutes jambes.

—Voilà le grain, cria-t-il de loin en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

Emmeline éclata de rire. Le colonel fit quelques pas et regarda l'horizon.

—Il a saorchbleu raison, dit-il ; voyez là-bas.

Une longue ligne noire s'élargissait au N.-O. La mer prenait une teinte sombre.

—Mesdames, il n'est plus temps de retourner à Saint-Malo, dit le marin, le coup de vent nous attraperait en route, et alors..

Mme de Saint-Bertrand pâlit.

—Bravo, dit le colonel, nous allons être obligés d'établir un camp ici ; je demande une mention honorable pour les amateurs de parties de plaisir en mer... Dites-moi, mon ami, voulez-vous que je vous aide à tirer votre barque à sec ? Elle pourrait éprouver des avaries durant la tempête.

—Merci, mon colonel, dit le marin, c'est fait, la mer a baissé depuis que nous sommes ici, et le bateau n'est plus à flot ; je vais apporter la voile et les avirons, nous installerons une tente pour les dames.

Une demi heure plus tard la tente était improvisée. Pierre élèra un talus de sable tout autour, pour empêcher le vent de passer sous la toile, une grosse vareuse qu'il avait apporté servit de divan à Emmeline. Le colonel jeta son manteau de campagne sur les épaules de sa femme, les vivres furent mis à l'abri et l'on ne pensa plus qu'à rire de l'aventure.

VII.

Le grain venait vite. La mer devenait verdâtre, les rochers se couvraient d'écume. Le ciel s'emplissait de bruits lointains et sinistres... Tout à coup retentit un hurlement formidable, l'onde se plissa et blanchit, la tourmente s'abat sur l'île comme pour la faire sombrer, les flots s'amoncellent, on entend leur grondements sourds à travers les récifs. Les tamarins, les genets, les houx sauvages, secoués, arrachés, rompus, se dispersent en tourbillons comme les plumes d'un linot sous la serre d'un épervier. Au nord de l'île les vagues franchissent d'immenses écueils, et les couvrent de lave. Tantôt la mer recule et se creuse à des profondeurs inconnues, tantôt elle s'avance gonflée, hérissée, hurlante. L'onde passe subitement de la teinte la plus sombre à l'éclat du blanc mat. Les goélands, emportés par le vaste soufflé qui traverse l'horizon, acclament la tempête. Des lambeaux de nuages paraissent et disparaissent.

—Eh bien, qu'en dis-tu, ma femme ? disait le colonel, veux-tu venir en mer avec ce temps-là ?

—Je n'en dis rien, mais je m'en rapporte aux hommes compétents, reprit Mme de Saint-Bertrand en se tournant vers le jeune marin.

—Madame, répondit-il d'une voix grave, si nous étions seulement là-bas, par le travers de la Pierre-du-Jardin, nous aurions déjà mis le cap sur l'éternité.

L'enfoncement du roc protégeait les excursionnistes, et pendant qu'à l'autre côté de la grève le sable s'enlevait en tourbillons, à peine quelques rafales glissant le long de la falaise venaient secouer la toile qui servait d'abri aux deux étrangères.

Pierre jouissait du hasard qui l'emprisonnait dans sa chaudière. Il contemplait à la dérobée les traits de cette belle jeune fille que le monde n'avait pas faite pour lui. Il ne se disait pas cela, le malheureux, il n'y songeait pas. Il goûtait silencieusement ces quelques moments de bonheur que lui laissait le hasard. Il regardait avec un sourire la côte lointaine à demi cachée par les grandes houles qui traversaient la rade, il se disait que les hommes étaient loin et que la tempête veillait comme une sentinelle autour de l'écueil où il abritait son amour.

Emmeline aussi contemplait silencieusement l'orage. Comme toutes les âmes d'élite, elle comprenait la nature avec son cœur, elle vivait dans l'intimité des éléments et les brutales révoltes du vieil Océan la remplissaient d'admiration. Elle s'était levée, son sein palpitait d'émotion, son regard avait un reflet de poésie divine, on eût dit qu'à l'horizon blafard elle voyait passer un dieu.

—Que cela doit être beau, s'écria-t-elle, là-haut, du sommet de l'île ! Je vais essayer de gravir jusqu'à ce rocher couvert de mousse.

Sa mère voulut railler le romanesque de cette idée, mais elle ne réussit pas à dissuader Emmeline.

—Qui m'aime me suive ! dit-elle en s'échappant.

—Quant à moi je ne t'aime pas, dit sa mère.

—Ni moi non plus, dit le colonel.

Pierre hésita un instant entre le désir d'accompagner Mme de Saint-Bertrand et la crainte que ce désir ne parût trop visible. Mais comme il vit que le tourbillon commençait à s'emparer d'elle et qu'elle chancelait sous l'effort violent des rafales, il courut à son secours.

Bientôt l'ouragan se rua sur eux. Emmeline ne pouvait plus avancer. Pierre lui offrit l'appui de son bras. Elle accepta en riant. Ils gravirent un sentier étroit entre deux blocs de granit. Le vent s'engouffrait dans ce corridor. Pierre était fier de sa puissante jeunesse, il avançait sans trébucher. Parfois Emmeline était contrainte de presser le bras du marin pour résister aux chocs furieux des bourrasques.

Ils passèrent auprès du couvent en ruines. La tourmente arrachait le ciment, puis les pierres. Tout à coup un énorme pan de mur se fendit, pencha vers l'abîme et s'écroura dans les flots avec un fracas rauque. Quelques grosses pierres détachées des ointres passèrent en roulant sur la pente glissante que les deux jeunes gens cherchaient à gravir.

VIII.

Ils arrivèrent enfin au pied d'un fragment de roc arrondi comme un crâne. La nuque était chauve au sommet. Tout autour croissait une courte chevelure de gazon. Le front était incliné vers la mer.

Emmeline se mit à examiner le rocher.

—De là-haut, pourrait-on voir la mer tout autour de soi ? demanda-t-elle à Pierre en montrant du doigt le sommet du bloc.

—Oui, mademoiselle ; mais il faudrait être fatigué de la vie pour se livrer aujourd'hui à pareille fantaisie : un gabier lui-même ne le tenterait pas, et quant à moi, j'avoue que j'aimerais mieux prendre un ris sur la vergue de perroquet d'une frégate que d'essayer...

—Avez-vous peur ? interrompit Emmeline avec une légère ironie.

—Je n'ai jamais eu peur, mademoiselle, mais pourquoi tenter le danger ?

—Alors, vous ne voulez pas me suivre ? Vraiment, monsieur Pierre, je vous croyais moins... prudent.

—Avez-vous envie de voir comment meurt un marin, mademoiselle de Saint-Bertrand ? Je vais essayer de vous satisfaire. Maintenant nulle puissance humaine ne pourrait plus me détourner de tenter l'aventure. Seulement, je vous en supplie, au nom de vos parents, ne venez pas avec moi.

Effrayée du ton solennel que le marin avait pris en prononçant ces dernières paroles, Emmeline lui dit précipitamment :

—Eh bien ! non, j'avais tort, restez ici, je le veux.

—Je ne reçois d'ordres que du ciel, mademoiselle, dit le marin, en élevant le bras vers les nuages, parce que c'est de là-haut que vient le tempête.

—Monsieur Pierre, je le vois bien maintenant, j'avais tort ; ici même nous ne sommes pas en sûreté, le vent nous enveloppe et nous pousse au précipice.

—N'est-ce pas, mademoiselle ? Eh bien ! si je ne reviens pas, dites à vos parents ce qui m'est arrivé.

—Puisque vous ne voulez plus renoncer à cette folie, je vous suivrai, monsieur ; il ne sera pas dit que j'aurai exposé à se tuer un brave garçon sans courir moi-même les risques de l'aventure.

—Comme il vous plaira, mademoiselle, dit le marin en se dirigeant vers la base du rocher. Maintenant, tenez bon, ma vareuse et ne regardez pas à vos pieds... Hâtons-nous, voici un moment de calme, n'attendons pas le tourbillon. Mettez votre pied sur ce rebord de granit... Bien... Au nom du ciel, n'appuyez pas votre main sur cette pierre, elle vous entraînerait dans sa chute... Courage, nous approchons... Cramponnez-vous ici, je vais monter le premier.

Arrivé au sommet, Pierre se pencha vers Emmeline, lui tendit la main et l'enleva rapidement jusqu'à lui.

De cette hauteur, on dominait toute l'île. Des tourbillons de sable caobaient la grève. La mer s'étendait au loin, furieuse. Des montagnes d'eau se soulevaient sous leurs pieds et retombaient dans le gouffre en cataractes d'écume.

Emmeline et Pierre furent forcés de s'étendre contre terre pour donner moins de prise au vent.

Pierre n'avait jamais espéré un tel bonheur : grand comme tout ce qui est vrai, son amour sembla s'élever de toute la hauteur de ce piédestal superbe entre le ciel et l'abîme. Il s'enivra silencieusement de la vue d'Emmeline, du parfum de ses cheveux blonds, que les rafales complètes lui jetaient au visage, du souple contact de cette taille frêle et gracieuse, qu'il était forcé de soutenir contre les tourments.

(A SUIVRE)

VARIÉTÉS

Deux gendarmes conduisaient un petit filou à la prison de X..

—“ Quoi ! dit le gardien, te voilà encore, fainéant ? Voilà la sixième fois que tu reviens !

—Eh bien, après ! dit le polisson d'un air dégagé ; quand on n'a pas fait de sottises dans une maison, il me semble qu'on peut y revenir.

Un autre comparaisait devant la septième chambre.

—“ N'êtes-vous pas repris de justice ? lui dit le président.

—Pas encore, répondit le vourien, mais papa et maman le sont. ”

Un passant est suivi sur les boulevards par un gamin déguenillé qui répète à son oreille :

—“ Un sou, monsieur, donnez un sou, je n'ai pas diné.

—Moi non plus, je n'ai pas diné, murmure le passant en manière de monologue plutôt que de réponse.

—Ah ! ben, alors, dit le gamin, mettez deux nous... nous dînerons ensemble. ”

Entre deux gamins :

—“ Bah ! et qui épouse-t-elle ?

—Un monsieur très-bien... décoré...

—Qui ça... ce monsieur ?...

—Un monsieur qui a la particule.

—Imbécile !... Qu'est-ce que ça prouve, ta particule ?... Le fromage de Morolles aussi a la particule. ”

NOS PRIMES

Etant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement du roman maintenant en cours de publication, nous en commencerons bientôt un autre du plus grand intérêt. En attendant, nous offrons aux nouveaux souscripteurs les avantages suivants :

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Exili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Haine*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nous abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 30 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, EDITEURS,
475 rue Craig, Montréal.

Boîte 1936.